

NOUS NE CALCULONS PAS ASSEZ.

Ce qui nuit le plus au progrès des cultivateurs, c'est le manque de calcul. Nous sommes forcés d'admettre la supériorité des cultivateurs étrangers sur nous. Les canadiens qui vont travailler à l'étranger sont surpris de voir les cultivateurs américains vivre à l'aise, travailler peu et payer de fortes gages à leurs employés : ils reviennent ici avec l'idée qu'il est impossible de faire la même chose ici. Raisonnons un peu sur cette fausse idée.

D'abord il est admis que notre sol est aussi beau, aussi riche que celui des États-Unis : nos produits se vendent aussi facilement ici que là. Comment se fait-il que notre classe agricole soit en général inférieure à celle de nos voisins, sous le rapport du progrès. La raison se trouve dans l'esprit observateur et calculateur qui domine chez nos voisins. Ces cultivateurs américains qui donnent de gros prix aux canadiens, préfèrent moins travailler des bras et plus travailler de la tête.

Ils calculent sans cesse, ils lisent les journaux, s'instruisent, se mettent au courant de tous les progrès nouveaux dans leur branche et en font l'application sur leur ferme. Nous, nous cultivons au hasard, nous ne pensons qu'à travailler rudement, nous pensons que l'instruction est inutile au cultivateur ; nous ne nous rendons jamais compte des progrès qui se font autour de nous ; nous ne cherchons jamais à tenter quelque chose de nouveau : la vieille routine, le préjugé : voilà nos guides. Quand on pense qu'un grand nombre n'ont pas encore consenti à faire l'essai de la graine de trèfle et de mil comme moyens de se procurer de bons paturages, et que nous refusons encore de nous livrer à une foule de procédés, dont l'excellence est à jamais reconnue : tels que culture des légumes, arbres fruitiers etc ; comment peut-on être surpris de l'état, où en est notre agriculture.

Il est vrai que notre population est excessivement laborieuse ; mais d'un autre côté, nous perdons beaucoup de temps. Prenons le samedi pour exemple. Ici à St. Hyacinthe et les environs, on semble considérer que c'est une obligation sacrée de venir au marché. On y vient vendre pour quelques sous, et quand on a rien à vendre, on y vient souvent tout de même. On perd la journée d'un homme, et d'un cheval ;

et malheureusement un grand nombre ne viennent pas à la ville sans y faire des dépenses inutiles. Nous n'exagérons rien en disant qu'il se perd ainsi en moyenne deux cent journées d'hommes et de chevaux par semaine, rien qu'à St. Hyacinthe et dans les environs. Nous n'exagérons rien encore, en estimant ces journées à \$1.00 par jour chacune. Voilà donc \$200 par semaine de perdus : soit plus de dix mille piastres par année et seulement dans un district. Et quand on pense que ce gaspillage se pratique chez un peuple qui a peur de payer une piastre ou un écu par année pour recevoir un journal ; qui refuse d'acheter des instruments agricoles, des animaux améliorés etc., sous le prétexte que ça coûte trop cher, n'est-on pas en droit de dire qu'il y a manque de calcul parmi nous !

Si chaque cultivateur étudiait et raisonnait mieux les détails de son art, il s'apercevrait qu'il perd chaque année sur sa ferme, de quoi s'acheter des instruments aratoires, des grains et animaux améliorés, des engrais etc., et de quoi payer son abonnement à un journal, par dessus le marché. Mais pour bien constater les pertes qu'il fait, il faudrait recourir au calcul. Il faudrait avoir un cahier où seraient entrées les opérations de chaque année, sur chaque morceau de terre, dans chaque département, et en calculant les divers résultats obtenus on pourrait d'année en année améliorer les systèmes en vigueur, ou les changer pour en prendre d'autres plus profitables.

Que chaque cultivateur se fût donc cette question-ci : Est-ce que je réalise avec ma ferme chaque année, tout le profit possible et n'y aurait-il pas quelque chose de mieux à faire ? Qu'il jette les yeux autour de lui pour voir si d'autres ne font pas mieux que lui ; qu'ils s'adressent à ceux qui l'environnent et qu'il leur demandent de répondre pour lui à cette question.

Si ceux-là lui disent qu'il n'a rien de mieux à faire que de continuer : il peut être sûr qu'il est entouré de routiniers ; car une ferme laisse toujours à désirer aux yeux d'un homme de progrès et d'expérience. Alors qu'il aille au loin visiter un cultivateur de renom : qu'il lui expose sa situation, et si cet homme est digne de sa réputation, il lui donnera quelques conseils nouveaux et ce avec plaisir. Rendu chez lui que notre cultivateur calcule et réfléchisse, et cette amélioration, que vient de lui suggérer ce cultivateur justement célèbre,

suffira pour lui ouvrir la porte du progrès. Car en agriculture comme ailleurs il y a du faux et du vrai : or les vérités sont liées entre elles comme les anneaux d'une chaîne : du moment que vous tenez un de ces anneaux, il vous est facile de continuer à suivre la chaîne jusqu'au bout, pourvu que vous ayez la force suffisante. Eh ! bien cette force le cultivateur la trouvera dans le raisonnement et le calcul ; du moment qu'il possèdera une vérité agricole comme il faut, s'il a l'esprit tant soit peu calculateur, il saisira facilement les autres.

Nous connaissons un cultivateur qui, avant les quatre dernières années, avait toujours persisté à se moquer de ceux qui achetaient de la graine pour semer sur leurs terres, disant que ces dépenses étaient bonnes pour des méchantes terres comme celles de ceux qui lui reprochaient son entêtement, que la sienne était si bonne qu'elle poussait de l'herbe et du foin sans ces folles dépenses là. Enfin il y a quatre ans, il finit par s'apercevoir que les animaux de ses voisins nageaient dans l'herbe et que son parc était de plus en plus pauvre, et que leurs prairies rapportaient régulièrement deux voyages de foin contre un qu'il récoltait dans les siennes. Son préjugé fut vaincu à la suite d'une conversation qu'il eut avec un des Directeurs de la Société d'Agriculture de son comté. La graine de trèfle et de mil fut semée au printemps chez lui comme ailleurs. L'année suivante, encouragé par la belle prairie qu'il eût, il alla à 7 ou 8 lieues de sa paroisse acheter son grain de semence. Une récolte satisfaisante l'encouragea d'avantage, il continua d'amélioration en amélioration : son bétail est tout autre que ce qu'il était auparavant. Ses enfants lui lisent les journaux agricoles. Ce printemps il semait un demi arpent de carotte et betteraves et plantait une belle rangée d'érable devant sa maison, et s'informait à nous l'autre jour pour savoir où s'adresser afin de prendre des mesures à l'automne pour se créer un verger sur un terrain facile à égoûter qu'il a en arrière de sa maison.

Cet homme est devenu un calculateur. Il se prépare un bel avenir pour lui et sa famille.

Ceux qui n'ont pas encore payé leur abonnement, sont priés de le faire sans plus tarder.